

« La bisexualité dit quelque chose d'un monde obsédé par les frontières »

Dans « Embrasser la bisexualité », la journaliste et autrice Camille Teste ne plaide pas seulement pour une meilleure visibilité des personnes bi. Elle montre comment une expérience massive demeure caricaturée, mal pensée et sous-protégée, y compris dans les espaces queer.

ENTRETIEN
PIERRE-YVES WARNOTTE

Avec *Embrasser la bisexualité*, Camille Teste signe un essai qui mêle histoire des catégories sexuelles, données de santé publique, récits personnels et témoignages. Son livre ne dit pas seulement quelque chose des personnes bi : il dit aussi quelque chose d'une société qui supporte mal ce qui déborde ses lignes trop nettes. *Le Soir* a rencontré la journaliste française en marge du festival Montée de sève qui a lieu en ce moment au centre culturel le Delta à Namur.

Pourquoi la bisexualité devient-elle soudain visible, alors qu'elle a toujours existé ?

Il y avait un décalage devenu trop grand pour être ignoré. D'un côté, des études montrent que de plus en plus de

personnes, surtout parmi les plus jeunes, se disent bisexuelles ou pansexuelles. Chez les 18-29 ans, les proportions n'ont plus rien de marginal. On parle d'une personne sur dix. De l'autre, en français, on trouve très peu de livres pour penser cette réalité. Pendant longtemps, en tant que personne bi, je pouvais entrer dans une librairie, trouver des ouvrages sur des questions lesbiennes ou gays, mais presque rien qui corresponde vraiment à cette expérience-là.

Il y a eu aussi un deuxième choc : les chiffres. En travaillant sur ce livre, je suis tombée sur des données très lourdes sur la santé mentale, les addictions, les tentatives de suicide, la précarité ou les violences subies dans l'intime. Et ce qui m'a frappée, c'est le contraste entre l'ampleur de ces écarts et l'indifférence générale. On continue à raconter que les bi seraient des privilégiés, alors que beaucoup d'indicateurs racontent l'inverse. Enfin, ce livre arrive aussi dans un moment de réveil bisexuel : depuis quelques années, des collectifs se structurent, en France comme en Belgique, et une expérience longtemps dispersée commence enfin à se penser comme telle.

Que dit ce titre, *Embrasser la bisexualité* ?

Il dit deux choses à la fois. Pour les personnes concernées, embrasser la bisexualité, c'est l'assumer, mettre un mot sur ce qui arrive, comprendre qu'on n'est ni flou, ni raté, ni en transit per-

manent. J'avais envie d'un titre qui ne soit pas seulement défensif, mais qui ouvre aussi vers une forme de joie et de tendresse à l'égard de soi. Et puis ce verbe s'adresse aussi aux autres. Embrasser, ici, c'est accueillir plus sérieusement une réalité qui reste malmenée, aussi bien dans le monde hétérosexuel majoritaire que dans certains espaces LGBTI+. Le titre dit à la fois l'appropriation de soi et le geste d'hospitalité attendu du monde social.

Pourquoi notre imaginaire colle-t-il encore à la bisexualité les mêmes clichés ?

Parce qu'ils ont une histoire. A la fin du XIX^e siècle, l'Occident forge les catégories d'hétérosexualité, d'homosexualité et de bisexualité. Mais très vite, une grande opposition s'impose entre la « bonne » sexualité et la « mauvaise ». Dans ce schéma, la bisexualité devient un problème : un entre-deux difficile à stabiliser. Freud va ensuite contribuer à installer l'idée selon laquelle elle serait un état infantile, immature, voué à se résoudre dans un sens ou dans l'autre. Cette vision a profondément coloré le XX^e siècle.

J'utilise le terme de *non-normativité* pour désigner cette norme qui veut qu'une personne ne soit légitimement attirée que par un seul genre. Dès lors, les clichés prospèrent : les bi seraient instables, menteurs, incapables de choisir, hypersexuels, en quête d'attention. Ce n'est pas une simple erreur de perception ; c'est une façon de rendre une expérience illégitime.

Au fond, pourquoi est-ce que la bisexualité dérange tant ?

Je crois qu'elle révèle à quel point notre société reste structurée par le genre et par des frontières rigides. Les personnes bi circulent, symboliquement au moins, entre le monde hétéro et le monde homo, entre les hommes et les femmes. Dans une société binaire, cela inquiète. On supporte mal ce qui brouille les partages trop nets. Il y a aussi un vieux soupçon politique. Dans certains récits militants, la bisexualité a pu apparaître comme une gêne, voire une trahison : les bi auraient voulu le beurre et l'argent du beurre, la sécurité de l'hétérosexualité et la liberté de l'homosexualité. Ce récit est ancien, et il est profondément injuste. Les personnes bisexuelles ont toujours été présentes dans les luttes queer, sans bénéficier de la même visibilité ni de la même reconnaissance.

Pourquoi faut-il parler d'urgence sociale, et même sanitaire ?

Parce que l'invisibilisation n'est pas seulement un problème symbolique. Elle a des effets matériels. D'abord parce qu'une société binaire lit spontanément les gens comme hétéros ou homos. La bisexualité disparaît dans cette lecture automatique. Et quand elle devient visible, c'est souvent à travers des stéréotypes : hypersexualité, duplicité, instabilité, contamination.

Or ces représentations agissent. Elles nourrissent davantage de jalousie, de suspicion, de contrôle, y compris dans

les relations intimes. Elles pèsent sur le soin, sur l'école, sur l'emploi, sur la justice. Quand on regarde les données, les personnes bi apparaissent surreprésentées dans les épisodes dépressifs majeurs, les addictions, l'automutilation, les tentatives de suicide, le harcèlement, les violences sexuelles ou la précarité. Aux Etats-Unis, en 2023, les initiatives destinées spécifiquement aux bi n'ont reçu que 0,05 % des financements philanthropiques LGBTI+. On ne peut pas dire que les besoins sont couverts et constater en même temps un tel désert politique. A ce stade, il s'agit bien d'une urgence de santé publique.

Femmes bi, hommes bi : les mêmes clichés, mais pas les mêmes appréhensions ?

Les grands clichés sont communs. Mais ils sont traduits différemment selon le genre. Pour les femmes, la bisexualité est souvent rabattue sur une disponibilité sexuelle supposée, sur une performance destinée au regard masculin. Dans certains espaces queer, elles sont aussi perçues comme des hétéros qui viendraient « pimenter » leur sexualité, ou comme des féministes inabouties. Autrement dit : on ne les prend jamais tout à fait au sérieux.

Pour les hommes, le regard est plus souvent construit sur la menace : le bisexuel devient un menteur, un homosexuel qui ne s'assumerait pas, ou, dans l'héritage des années sida, un vecteur de contamination. Cette mémoire a fait énormément de dégâts. On a vu, dans les années 1980 et 1990, des médias présenter les hommes bi comme des chevaux de Troie du VIH. Cette suspicion-là ne s'est pas complètement dissipée. La contrainte viriliste rend encore plus difficile la reconnaissance d'une part de *queerness* chez eux.

Que racontent les jeunes générations de l'état du monde ?

Je me méfie des récits trop naïvement progressistes, mais il y a malgré tout des bascules culturelles réelles. Les plus jeunes ont grandi dans des sociétés où certaines luttes ont déjà déplacé les lignes. Cela ne veut pas dire que l'homophobie, la transphobie ou la biphobie ont disparu, ni que les acquis seraient irréversibles. On voit bien le *backlash* (une réaction menée par un groupe dominant lorsqu'il craint de perdre le pouvoir ou pense l'avoir perdu, NDLR) réactionnaire. Mais un seuil a été franchi. De nouvelles générations disposent d'un vocabulaire plus ouvert, plus spectral, moins condamné à choisir entre deux cases.

Et en même temps, je ne crois pas qu'il faille transformer la nomination en injonction. Certaines personnes ont besoin de mettre un mot sur elles-mêmes, d'autres non. Le mot n'est pas une recette miracle. En revanche, il peut être un outil de *désisolement*. Il permet de passer de, « Je suis instable », à une lecture plus juste : « Je vis dans un monde qui projette sur moi des clichés, et ces clichés ont des effets psychiques, matériels et politiques. »

Dans certains récits militants, la bisexualité a pu apparaître comme une gêne, voire une trahison

”



Camille Teste

A 33 ans, Camille Teste est journaliste et autrice féministe. Son travail explore les liens entre vécu intime, santé mentale, normes sociales et émancipation. Elle anime le podcast *Encore heureux* pour Binge Audio et a publié *Politiser le bien-être* en 2023, avant *Embrasser la bisexualité* en 2025.



Embrasser la bisexualité
CAMILLE TESTE
Les Renversantes
160 p.,
17 euros

« Pour les femmes, la bisexualité est souvent rabattue sur une disponibilité sexuelle supposée, sur une performance destinée au regard masculin », déplore Camille Teste. © PIERRE-YVES THIENPONT.